Jean-Paul Dubois, Tous les hommes n´habitent pas le monde de la même façon, Editions de l’Olivier, 2019.

LA PRISON DE LA RIVIERE

Il neige depuis une semaine. Pres de la fenetre je regarde

la nuit et j’ecoute le froid. Ici il fait du bruit. Un bruit particulier,

deplaisant, donnant a croire que le batiment, pris dans

un etau de glace, emet une plainte angoissante comme s’il

souffrait et craquait sous l’effet de la retraction. A cette heure,

la prison est endormie. Au bout d’un certain temps, quand

on s’est accoutume a son metabolisme, on peut l’entendre

respirer dans le noir comme un gros animal, tousser parfois,

et meme deglutir. La prison nous avale, nous digere et,

recroquevilles dans son ventre, tapis dans les plis numerotes

de ses boyaux, entre deux spasmes gastriques, nous dormons

et vivons comme nous le pouvons.

Le penitencier de Montreal, dit de Bordeaux pour avoir

ete construit sur l’ancien territoire d’un quartier eponyme, est

situe au numero 800 du boulevard Gouin Ouest, a la lisiere

de la riviere des Prairies. 1 357 detenus. 82 mis a mort par

pendaison jusqu’en 1962. Autrefois, avant que l’on edifie cet

univers de contention, l’endroit devait etre magnifique, avec

ce qu’il fallait de bouleaux, d’erables, de sumacs vinaigriers

et d’herbes hautes couchees par les passages des animaux sauvages.

Aujourd’hui, les rats et les souris sont les seuls survivants

de cette faune. Et puisque telle est leur nature peu regardante,

ils ont repeuple ce monde clos fait de souffrance encagee. Ils

11

semblent parfaitement s’accommoder de la detention et leur

colonie n’a cesse de s’etendre dans toutes les ailes des batiments.

La nuit, on entend distinctement les rongeurs oeuvrer

dans les cellules et les couloirs. Pour leur barrer l’acces, nous

glissons des journaux roules et de vieux vetements sous les

portes ou devant les trappes d’aeration. Mais rien n’y fait. Ils

passent, se glissent, se faufilent et font ce qu’ils ont a faire.

Le type de cellule dans laquelle je vis est surnomme un

≪ condo ≫, ce qui veut dire un ≪ appartement ≫. Si l’on a affuble

cet espace de ce vocable ironique, c’est parce qu’il est

dote d’une surface legerement superieure au modele standard,

lequel parvient a comprimer ce qui reste en nous d’humanite

dans quelque 6 metres carres.

Deux lits superposes, deux fenetres, deux tabourets scelles

au sol, deux tablettes, un lavabo, un siege de toilette.

Je partage cet enclos avec Patrick Horton, un homme et

demi qui s’est fait tatouer l’histoire de sa vie sur la peau du dos

– *Life is a bitch and then you die* – et celle de son amour pour

les Harley Davidson sur l’arrondi des epaules et le haut de la

poitrine. Patrick est en attente de jugement apres le meurtre

d’un Hells Angel appartenant au chapitre de Montreal, abattu

sur sa moto par ses amis qui le soupconnaient de collaborer

avec la police. Patrick etait accuse d’avoir participe a cette

execution. Eu egard a ses intimidantes proportions et a son

appartenance a cette mafia des motocyclettes possedant un

superbe catalogue de meurtres et d’assassinats a son actif, tout

le monde s’ecarte respectueusement devant Horton comme

s’il s’agissait d’un cardinal lorsqu’il deambule dans les couloirs

du secteur B. Connu pour partager l’intimite de sa cellule, je

jouis dans son sillage du meme respect que ce drole de nonce.

TOUS LES HOMMES…

12

Cela fait deux nuits que Patrick gemit durant son sommeil.

Il souffre d’une dent et ressent les elancements caracteristiques

d’un abces. Il s’est plaint de cette douleur a plusieurs reprises

aupres du gardien qui lui a finalement fait porter du Tylenol.

Quand je lui ai demande pourquoi il ne se faisait pas inscrire

sur la liste d’attente du dentiste, il m’a dit : ≪ Jamais. Si tu

souffres d’une dent, ici ces fils de pute ne te soignent pas

la dent, ils te l’arrachent. Si tu souffres de deux dents, c’est

pareil, ils t’arrachent les deux. ≫

Nous cohabitons depuis neuf mois et les choses se passent

plutot bien. Une communaute de destin fantaisiste nous a

fait arriver ici a peu pres en meme temps. Tres vite, Patrick

a voulu savoir avec qui il allait devoir partager tous les jours

sa cuvette de toilette. Alors je lui ai raconte mon histoire,

loin de celle des Hells qui controlaient la totalite du trafic

de drogue de la province et n’hesitaient pas a declencher

des guerres petaradantes comme celles qui firent 160 morts

au Quebec entre 1994 et 2002 lorsqu’ils affronterent leurs

ennemis ancestraux, les Rock Machines, eux-memes absorbes

ensuite par les Bandidos qui, de leur cote, n’usurpaient en rien

leur denomination au point de connaitre, a leur tour, quelques

deboires puisque l’on retrouva huit cadavres, tous membres

du gang, negligemment disperses dans quatre voitures garees

cote a cote et immatriculees en Ontario.

Quand Patrick apprit la raison de mon enfermement, il

s’interessa a mon histoire avec la bienveillance d’un compagnon

du Devoir prenant connaissance des premieres tentatives

maladroites de son apprenti. Lorsque j’eus termine mon

modeste recit, il se gratta le lobe de l’oreille droite devore par

un eczema rougeoyant. ≪ A te voir, je croyais pas que t’etais

LA PRISON DE LA RIVIÈRE

13

335258FWS\_FACON\_

capable d’un truc pareil. T’as bien fait. C’est sur et certain.

Moi, je l’aurais tue. ≫

Peut-etre etait-ce apres tout ce que j’avais voulu faire et,

selon les temoins, c’est sans doute l’acte que j’aurais commis

si six personnes resolues ne s’etaient alliees pour me maitriser.

En verite, hormis ce que l’on m’a raconte, je ne garde

en memoire que quelques images concernant l’incident luimeme,

mon esprit semblant avoir opere un choix selectif avant

mon reveil dans la salle de l’unite des urgences.

≪ Putain oui je l’aurais tue cette merde. Ces mecs-la faut

les ouvrir en deux. ≫ Ses doigts fouillaient toujours son oreille

en feu et il se balancait lourdement d’un pied sur l’autre.

En proie a une colere illisible, Patrick Horton semblait pret

a traverser les murs pour terminer le travail que j’avais a la

fois entame et, d’une certaine facon, bacle. En le voyant ainsi

rugir, gratter sa peau enflammee, je pensais a ce moment-la a

cette notation de l’anthropologue Serge Bouchard specialiste

des cultures amerindiennes : ≪ L’homme est un ours qui a

mal tourne. ≫

Winona, ma femme, etait une Indienne Algonquine. J’avais

beaucoup lu Bouchard pour apprendre d’elle. Je n’etais encore

qu’un Francais au pied lourd ignorant a peu pres tout des

astuces de la tente tremblante, des regles mystiques de la

suerie, de la legende fondatrice du raton laveur, de la raison

pre-darwinienne selon laquelle ≪ l’homme descend de l’ours ≫

et de l’histoire qui raconte pourquoi ≪ le caribou est tache de

blanc seulement sous la bouche ≫.

A cette epoque, la prison n’etait encore pour moi qu’un

concept theorique, une facetie de jeux de des vous enjoignant

de passer votre tour enferme dans la case penitentiaire du

TOUS LES HOMMES…

14

Monopoly. Et ce monde fagote d’innocence semblait bati

pour l’eternite, tout comme mon pere, le pasteur Johanes

Hansen, occupe a faire vibrer le coeur des hommes et les roues

phoniques d’un orgue Hammond dans sa paroisse protestante

noyee sous des averses d’amiante benite ; comme Winona

Mapachee et sa douceur algonquine, arrondissant ses virages

aux commandes de son avion taxi Beaver pour poser en douceur

clients et flotteurs au fil de l’eau de tous les lacs du

nord ; comme ma chienne Nouk qui venait a peine de naitre

et semblait me considerer de ses grands yeux noirs comme le

commencement et la fin de toutes choses.

Oui, j’aimais ce temps, deja lointain, ou mes trois morts

etaient encore en vie.

Je voudrais tant trouver le sommeil. Ne plus entendre les

rats. Ne plus sentir l’odeur des hommes. Ne plus ecouter

l’hiver au travers d’une vitre. Ne plus devoir manger du poulet

brun bouilli dans des eaux grasses. Ne plus risquer d’etre

battu a mort pour un mot de trop ou une poignee de tabac.

Ne plus etre contraint d’uriner dans le lavabo parce que,

apres une certaine heure, nous n’avons plus le droit de tirer

la chasse d’eau. Ne plus voir, tous les soirs, Patrick Horton

baisser son pantalon, s’asseoir sur la lunette et defequer en

me parlant des ≪ bielles entrecroisees ≫ de sa Harley qui au

ralenti ≪ tremblait comme si elle grelottait ≫. A chaque seance,

il oeuvre paisiblement et s’adresse a moi avec une decontraction

confondante qui donne a penser que sa bouche et son

esprit sont totalement decouples de sa preoccupation rectale.

Il n’essaye meme pas de moduler ses flatulences d’effort. Tout

en finissant ses affaires, Patrick continue de m’eclairer sur

la fiabilite des derniers moteurs desormais montes ≪ sur des

LA PRISON DE LA RIVIÈRE

15

Silentbloc dits isolastic ≫, avant de reajuster ses braies comme

un homme qui a fini sa journee, et d’etaler sur la cuvette un

linge immacule cense tenir lieu d’abattant et qui sonnait un

peu pour moi a la fois comme la fin d’un office et un *Ite*

*missa est*.

Fermer les yeux. Dormir. C’est le seul moyen de sortir

d’ici, de laisser les rats derriere soi.

L’ete, en me placant dans l’angle de la fenetre de gauche,

je pouvais apercevoir les eaux de la riviere des Prairies filant

a toute vitesse vers l’ile Bourdon, l’ile Bonfoin et le fleuve

Saint-Laurent qui les accueillait et les ensevelissait a la fois.

Mais cette nuit, rien. La neige colmatait tout, meme le noir.

Patrick Horton ne le savait pas mais il arrivait que, vers

ces heures-ci, Winona, Johanes ou encore Nouk viennent me

visiter. Ils entraient, et je les voyais aussi distinctement que je

pouvais detailler toute la misere incrustee dans cette piece. Et

ils me parlaient, et ils etaient la, au plus pres de moi. Depuis

toutes ces annees ou je les avais perdus, ils allaient et venaient

dans mes pensees, ils etaient chez eux, ils etaient en moi. Ils

disaient ce qu’ils avaient a dire, faisaient leurs affaires, s’efforcaient

d’arranger le desordre de ma vie et toujours trouvaient

les mots qui finissaient par me conduire vers le sommeil et

la paix du soir. Chacun a sa facon, dans son role, ses attributions,

m’epaulait sans jamais me juger. Surtout depuis que

j’etais en prison. Pas plus que moi, ils ne savaient comment

tout cela etait arrive, ni pourquoi tout avait bascule si vite

en quelques jours. Ils n’etaient pas la pour deterrer l’origine

du malheur. Ils s’efforcaient seulement de reconstituer notre

famille.

TOUS LES HOMMES…

16